

Théâtre de la Commune  
Centre Dramatique National d'Aubervilliers  
direction Didier Bezace

# ABÉCÉDAIRE



**Raison,  
déraison**

*Saison 2007/2008*  
*Les Petits Cabiers de la Commune*

# **ABÉCÉDAIRE**

**Raison,  
déraison**

Cette édition a été réalisée grâce au soutien du Conseil Général de la Seine-Saint-Denis.

Nous remercions également les maisons d'édition qui nous ont autorisés à reproduire les textes choisis.

## AVANT-PROPOS

La donner ou la perdre, l'entendre et la recouvrer, s'y rendre en toutes circonstances, tel serait bien depuis Descartes le fin mot de notre apprentissage du savoir et de la sagesse, repoussant toujours plus loin l'ombre de son contraire, épouvantés du gouffre qui nous menace.

Mais est-ce si raisonnable d'avoir toujours raison et plus encore de le croire ? De quel prix se paye cette rationalité triomphante qui ferait de nous des surhommes ? Est-on simplement capable de la suivre ou de s'y soumettre ?

Raison *ou* déraison : n'en déplaise au philosophe, les choses ne sont pas si simples, elles risquent d'être même beaucoup plus complexes que prévu.

Ces deux mots, pour irréductibles qu'ils paraissent, ne nous invitent-ils pas à retrouver le sens perdu de la dialectique qui, selon la définition qu'en donne le Petit Robert, consiste à « reconnaître le caractère inséparable des propositions contradictoires, que l'on peut unir dans une catégorie supérieure ». Serait-il possible d'être raisonnablement fou ou follement raisonnable ?

À chacun d'en juger.

Bonne lecture et bonne soirée.

Laurent Caillon

# A

## ANTIDOTE

Alors, cet ange hédoniste ? Qu'enseigne-t-il, aux feux couchants de cette *Raison gourmande* ? Deux ou trois idées matérialistes et sensualistes, vitalistes et esthétiques. Qu'aucune énergie ne saurait être acceptable sans avoir été, en amont, sculptée, formée, contenue dans un vouloir qui la légitime ; que l'hédonisme ne se conçoit pas sans un fond tragique, sans une philosophie qui prenne en compte et assume pleinement le fait qu'il faut mourir, et donc vieillir, connaître les affres et les effets du temps, compagnon de la camarde ; que la politesse gourmande est, à table comme ailleurs, variation sur le thème de l'intersubjectivité et qu'en tant que telle, elle est une politique, au sens absolu du terme ; qu'il faut désirer, dans l'optique voluptueuse, de nouvelles possibilités d'existence dont le modèle pourrait être la société moléculaire élective dans laquelle on tâche de mettre en scène le projet d'une communauté hédoniste mobile et contractuelle ; que le corps qui connaît l'ivresse, ou l'ivreté, sait mieux que la raison raisonnable et raisonnante qui s'interroge sur ses limites et ses pouvoirs ; qu'il est des émotions superlatives dues à Dionysos et que ce dernier est un ennemi efficace et déterminé contre Hypnos et Thanatos son frère.

Michel ONFRAY,  
*La Raison gourmande*,  
© Éditions Grasset & Fasquelle, 1995.

# B

## BEN VOYONS

Naturellement, Joseph Ratzinger ne place pas toutes les religions monothéistes sur le même plan. Il réserve la primauté à la religion chrétienne dans sa version « catholique apostolique romaine », qui lui viendrait de sa capacité – que seul le catholicisme détient de façon complète – à être une religion non seulement de la foi mais aussi du logos. C'est-à-dire une religion capable non seulement d'assumer la révélation divine, mais aussi d'avérer en soi la raison humaine et sa tradition, de Socrate à nos jours. Une religion des vraies lumières, de la raison « correctement entendue ».

Ainsi, si la doctrine de l'Église de Rome et de son souverain pontife constitue une vérité qui n'est pas seulement de foi mais aussi de raison, les parlements et les gouvernements ne devraient donc pas promulguer de lois en conflit avec cette doctrine, car elles seraient en violation avec la « nature humaine », avec cet animal rationnel qu'est et doit être l'homme. Et comme, nous le savons, sont contre nature selon l'Église catholique l'avortement, la contraception (préservatif compris), le divorce, la recherche scientifique sur les cellules souches, l'homosexualité et, bien sûr, l'euthanasie ou la décision d'un malade en phase terminale, soumis à d'indicibles souffrances, de ne pas prolonger sa torture.

Paolo FLORES D'ARCAIS,  
*La croisade obscurantiste du pape,*  
in *Le Monde*,  
mercredi 4 avril 2007.

# C

## CAMISOLE (DE MOTS)

Au milieu du monde serein de la maladie mentale, l'homme moderne ne communique plus avec le fou : il y a d'une part l'homme de raison qui délègue vers la folie le médecin, n'autorisant ainsi de rapport qu'à travers l'universalité abstraite de la maladie ; il y a d'autre part l'homme de folie qui ne communique avec l'autre que par l'intermédiaire d'une raison tout aussi abstraite, qui est ordre, contrainte physique et morale, pression anonyme du groupe, exigence de conformité. De langage commun, il n'y en a pas ; ou plutôt il n'y en a plus ; la constitution de la folie comme maladie mentale, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, dresse le constat d'un dialogue rompu, donne la séparation comme déjà acquise, et enfonce dans l'oubli tous ces mots imparfaits, sans syntaxe fixe, un peu balbutiants, dans lesquels se faisait l'échange de la folie et de la raison. Le langage de la psychiatrie, qui est monologue de la raison *sur* la folie, n'a pu s'établir que sur un tel silence.

Michel FOUCAULT,  
*Histoire de la folie à l'âge classique*, 1961,  
© Éditions Gallimard, 1976.

# D

## DANGER

La barbarie a donc fini par s'emparer de la culture. À l'ombre de ce grand mot, l'intolérance croît, en même temps que l'infantilisme. Quand ce n'est pas l'identité culturelle qui enferme l'individu dans son appartenance et qui, sous peine de haute trahison, lui refuse l'accès au doute, à l'ironie, à la raison – à tout ce qui pourrait le détacher de la matrice collective, c'est l'industrie du loisir, cette création de l'âge technique qui réduit les œuvres de l'esprit à l'état de pacotille (ou, comme on dit en Amérique, *d'entertainment*). Et la vie avec la pensée cède doucement la place au face-à-face terrible et dérisoire du fanatique et du zombie.

Alain FINKIELKRAUT,  
*La Défaite de la pensée,*  
© Éditions Gallimard, 1987.



# E

## ÉVOLUTION

Le rationalisme a changé. Le temps n'est plus où de belles individualités pouvaient maîtriser intégralement les grands programmes scientifiques. Toute une tradition philosophique issue de Descartes témoigne de cet âge de la raison. Le commerce des esprits était utile, mais chaque individu pouvait intérioriser et ramener à l'unité du « je pense » tout le savoir. Il n'est plus de même de nos jours. Aucune découverte n'est réservée à l'individu isolé et l'hétérogénéité des disciplines est telle qu'en chaque scientifique se loge désormais un spécialiste dans un champ limité doublé d'un amateur porté à s'informer d'autres travaux dans le cadre de vastes projets scientifiques et industriels. La question philosophique est celle de la nature des liens intersubjectifs d'où surgissent les découvertes. En quoi « *consiste le lien entre les esprits libres, quand ils s'investissent dans un grand projet de recherche* » ? Comment concevoir le jeu de l'individuation et celui de la mise en réseau des individus ?

Jean-Paul THOMAS,  
*Pour un nouvel âge de raison,*  
in *Le Monde*,  
vendredi 9 février 2007.

# F

## FOUFOU

*Et alors, docteur, vous allez voir si  
mon cas n'est pas vraiment inédit  
dans les annales de la folie !  
J'ai préféré rester fou, puisque  
je trouvais ici tout déjà prêt et  
disposé pour ce plaisir d'un  
nouveau genre : celui de vivre  
– en toute lucidité – ma folie,  
prenant ainsi ma revanche sur la  
brutalité d'un caillou qui m'avait  
meurtri le crâne !*

Luigi PIRANDELLO,  
*Henri IV*, 1922,

Recueilli dans *Théâtre complet* dans la traduction de Michel Arnaud,  
© Éditions Gallimard, 1977.

# G

## GAMBERGES

Tandis que ta raison chancelle entre deux vents,  
Et que toujours ton âme en soy-mesme dispute,  
Qu'elle avoue tantost, tantost elle réfute,  
Qu'elle entre mille fois, et ressort des couvens,

Hélas ! esprit fondé sur les sablons mouvans  
Cent mille fois le jour qui fais la culebutte,  
Vois-tu pas que jamais tu n'atteins à la butte,  
Que tes pensers sont flots qui se vont poursuivans ?

Tu flottes sans repos et tu discours sans cesse,  
Tu cours sans t'arrester çà et là sans adresse,  
Et tu ne conclus rien, ou si rien tu conclus,

C'est un arrest volage aussi léger que plume,  
Arrest que tu vivras toujours à ta coutume :  
Sans arrest, inconstant et de raison perclus.

Jacques LEVASSEUR,  
*Antithèses ou Contre-pointes du ciel et de la terre*, 1608.

# H

## HARDIMENT

### *Imagination.*

Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux, ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres ; elle fait croire, douter, nier la raison ; elle suspend les sens, elle les fait sentir ; elle a ses fous et ses sages : et rien ne nous dépîte davantage que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction bien autrement pleine et entière que la raison. Les habiles par imagination se plaisent tout autrement à eux-mêmes que les prudents ne se peuvent raisonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire ; ils disputent avec hardiesse et confiance ; les autres, avec crainte et défiance : et cette gaieté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants, tant les sages imaginaires ont de faveur auprès des juges de même nature. Elle ne peut rendre sages les fous ; mais elle les rend heureux, à l'envi de la raison qui ne peut rendre ses amis que misérables, l'une les couvrant de gloire, l'autre de honte.

Blaise PASCAL,  
*Pensées*, 1670.

# I

## INCOMPATIBILITÉ

La fréquence dans le monde moderne de ces œuvres qui éclatent dans la folie ne prouve rien sans doute sur la raison de ce monde, sur le sens de ces œuvres, ni même sur les rapports noués et dénoués entre le monde réel et les artistes qui ont produit les œuvres. Cette fréquence, pourtant, il faut la prendre au sérieux, comme l'insistance d'une question ; depuis Hölderlin et Nerval, le nombre des écrivains, peintres, musiciens, qui ont « sombré » dans la folie s'est multiplié ; mais ne nous y trompons pas ; entre la folie et l'œuvre, il n'y a pas eu accommodement, échange plus constant, ni communication des langages ; leur affrontement est bien plus périlleux qu'autrefois ; et leur contestation maintenant ne pardonne pas ; leur jeu est de vie et de mort. La folie d'Artaud ne se glisse pas dans les interstices de l'œuvre ; elle est précisément l'absence d'œuvre, la présence ressassée de cette absence, son vide central éprouvé et mesuré dans toutes ses dimensions qui ne finissent point. Le dernier cri de Nietzsche, se proclamant à la fois Christ et Dionysos, ce n'est pas aux confins de la raison et de la déraison, dans la ligne de fuite de l'œuvre, leur rêve commun, enfin touché, et aussitôt disparu, d'une réconciliation des « bergers d'Arcadie et des pêcheurs de Tibériade » ; c'est bien l'anéantissement même de l'œuvre, ce à partir de quoi elle devient impossible, et où il lui faut se taire ; le marteau vient de tomber des mains du philosophe. Et Van Gogh savait bien que son œuvre et sa folie étaient incompatibles, lui qui ne voulait pas demander « la permission de faire des tableaux à des médecins ».

Michel FOUCAULT,  
*Histoire de la folie à l'âge classique*, 1961,  
© Éditions Gallimard, 1976.

# J

## JANUS

J'essayai de me raisonner. Je me sentais la volonté bien ferme de ne point avoir peur, mais il y avait en moi autre chose que ma volonté, et cette autre chose avait peur. Je me demandai ce que je pouvais redouter ; mon *moi* brave railla mon *moi* poltron, et jamais aussi bien que ce jour-là je ne saisis l'opposition des deux êtres qui sont en nous, l'un voulant, l'autre résistant, et chacun l'emportant tour à tour.

Guy DE MAUPASSANT.  
*Le Horla et autres récits fantastiques*, 1887.

# K

## KIFKIF

Quelle force inspiratrice propre habite celui qui dit « Je crois qu'il est un Dieu » ou « Je crois en Dieu », « *Credo in unum Deum* » ? Faut-il avec quelque commisération le laisser à son option personnelle, « privée » comme on dit, à son petit médicament quotidien comme le disaient autrefois à Maurice Clavel ses collègues du *Nouvel Observateur*, puis affecter le champ de la rationalité à celui qui s'en est affranchi ? Bref, positionner le binôme « Dieu-monde » à la manière dont on positionne les catégories « irrationnel-rationnel » ? Ce genre de poncifs tout à fait insupportables semble encore bizarrement séduire quelques esprits. Il est vrai qu'une certaine interprétation du « pari de Pascal » a pu en nourrir à tort la partition : si j'affirme que Dieu existe, alors je me trouve en situation de n'avoir rien à perdre et de pouvoir tout gagner ; si j'affirme que Dieu n'existe pas, alors j'ai tout perdu d'avance... Mais, pour Pascal, la foi n'était pas irrationnelle ; comme lui, voire autrement que lui, il faudrait enfin reconnaître que l'acte de foi est acte de sagesse et de raison au moment même où il se veut de folie et d'espérance.

Philippe CAPELLE et André COMTE-SPONVILLE,  
*Dieu existe-t-il encore ?*,  
Intervention de Philippe Capelle,  
© Éditions du Cerf, 2005.

# L

## L'AI-JE BIEN DESCENDU ?

Tout a commencé au début du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, dans la cité grecque de Milet, sur la côte d'Asie Mineure où les Ioniens avaient établi des colonies riches et prospères.

En l'espace de cinquante ans, trois hommes : Thalès, Anaximandre, Anaximène, se succèdent, dont les recherches sont assez proches par la nature des problèmes abordés et par l'orientation d'esprit pour que, dès l'Antiquité, on les ait considérés comme formant une seule et même école. Quant aux historiens modernes, certains ont cru reconnaître, dans la floraison de cette école, le coup de tonnerre annonciateur du « miracle grec ». Dans l'œuvre des trois Milésiens, la Raison se serait tout à coup incarnée. Descendant du ciel sur la terre elle aurait, pour la première fois, à Milet, fait irruption sur la scène de l'histoire ; et sa lumière, désormais révélée, comme si les écailles étaient enfin tombées des yeux d'une humanité aveugle, n'aurait plus cessé d'éclairer les progrès de la connaissance.

Jean-Pierre VERNANT,  
*Mythe et pensée chez les Grecs*,  
© Éditions La Découverte, 1990.



Ce problème a ceci de curieux qu'il peut déclencher des bagarres. À chaque fois que j'ai vu deux personnes trouver des réponses différentes par des raisonnements différents, chacune était tellement persuadée d'avoir raison qu'elle était prête à employer les grands moyens pour faire triompher sa solution. Voici le problème :

Un libraire achète un livre 70 F, le vend 80 F, le rachète 90 F et le revend 100 F. Quel est son bénéfice ?

Faisons un premier raisonnement. Après avoir acheté 70 F le livre et l'avoir vendu 80 F, le libraire a gagné 10 F. Ensuite, en le rachetant 90 F il a perdu 10 F. À ce moment son bénéfice est nul. Ensuite, en revendant le livre 100 F, il gagne à nouveau 10 F, et au total son bénéfice est de 10 F.

Voici un autre raisonnement qui montre au contraire que le libraire n'a ni gagné ni perdu. Quand il revend 80 F le livre qu'il a payé 70 F, il gagne 10 F, mais il perd 20 F en rachetant 90 F ce qu'il avait payé 70, et par conséquent, à ce moment des opérations, il a un déficit de 10 F. En revendant le livre 100 F il rattrape ce déficit et met ses comptes en équilibre.

# M

## MATHÉMATIQUES

En fait, ces deux raisonnements sont faux, car le libraire a gagné 20 F. On peut le voir de plusieurs façons. Dans la première on commence par remarquer qu'il a gagné 10 F en revendant 80 F un livre acheté 70 F, puis on dit : « Supposons que le livre racheté 90 F pour être revendu 100 F ne soit pas le même que celui acheté 70 F pour être revendu 80 F. » D'un point de vue comptable est-ce que ça change quelque chose ? Bien sûr que non ! Le libraire gagne encore 10 F dans la seconde opération et au total son bénéfice est de 20 F.

Il y a une démonstration plus simple encore. Le libraire a dépensé :  $70 + 90 = 160$  F, et il a encaissé :  $80 + 100 = 180$  F, ce qui fait un bénéfice de 20 F.

Pour ceux qui ne sont toujours pas convaincus, imaginons que le libraire avait 1 000 F le matin et qu'il n'a rien acheté ou vendu ce jour-là à part le fameux livre. Alors, combien a-t-il le soir dans sa caisse ? Après avoir acheté le livre 70 F il lui reste 930 F, puis, quand il le revend 80 F il possède 1 010 F. Ensuite, quand il rachète le livre 90 F, sa caisse ne contient plus que 920 F, et, puisqu'il le revend 100 F, il a 1 020 F à la fin de la journée, ce qui fait un bénéfice de 20 F.

Êtes-vous convaincu à présent ?

Raymond SMULLYAN,  
*Le livre qui rend fou*, Chapitre 1 page 4,  
© Éditions Dunod, 1999.

# N

## NÉCESSITÉ

Avec la montée en puissance de l'autoaffirmation – fanatique ou soft – de certains courants religieux récemment installés en France, le maintien de pôles de régulation rationnelle dans l'espace de la culture constitue une exigence minimale de salubrité publique. En même temps, je tiens pour indécent et même très imprudent le refus, avoué ou dissimulé, de considérer à sa juste mesure ce que l'espace social doit aux différentes traditions religieuses – principalement, pour l'Europe, au christianisme.

Philippe CAPELLE et André COMTE-SPONVILLE,  
*Dieu existe-t-il encore ?*,  
Intervention de Philippe Capelle,  
© Éditions du Cerf, 2005.

# O

## ORRIBLE !

Qu'est-ce qu'une orthographe rationnelle ? Au XVIII<sup>e</sup> siècle, tout devait être conforme à la « raison », qui le disputait à la « nature » des choses, la raison étant « naturelle » à l'homme. Tout devait obéir aux « Principes généraux et raisonnés », y compris les lettres. L'orthographe, comme la grammaire, devait être elle aussi « philosophique », « générale » et « raisonnée ». Un certain Pierre de Longue, philanthrope comme l'abbé de Saint-Pierre, et donc adepte avant la lettre de notre Philographie, l'exprimait fort bien :

« Les homes, dit-il, ne peuvent se contenter dans leurs recherches. Ils voudroient trouver la perfection dans tous les arts, la vérité dans toutes les sciences, le souverain bien partout, dans les vertus, dans les vices mêmes ; cette agitation continuelle de l'âme ne prouve-t-elle pas l'immortalité ?... » et l'auteur ajoutait le souhait d'intégrer dans l'orthographe toute la science, « la logique, la rétorique, toutes les connoissances qui contribuent à nous faire bien parler, et conséquemment à nous faire bien écrire... »

Cette manie de mêler la raison au langage avait naturellement commencé avec Descartes, mais surtout avec la *Grammaire générale et raisonnée* de Port-Royal dont le titre est tout un programme. Mais voilà : qu'est-ce que c'était que la *raison* ?

Nina CATACH,  
*Les Délires de l'orthographe*,  
© Éditions Plon, 1989.

# P

## PARADOXE

Le pouvoir que l'on exerce en votant pour tel ou telle n'est pas le choix rationnel du plus capable, c'est simplement l'expression du sentiment vague que tel bulletin confié au secret de l'urne exprime mieux la préférence que l'on a pour l'autorité ou pour la justice, pour la hiérarchie ou pour l'égalité, pour les pauvres ou pour les riches, pour le pouvoir des compétences établies ou pour l'affirmation de la capacité politique de n'importe qui.

Le paradoxe est que ce sentiment vague, qui dit la vérité du prétendu choix rationnel des offres concurrentielles, est plus proche en définitive de la véritable rationalité politique : la politique, en effet, est d'abord affaire de sentiments « vagues » sur quelques questions de principe : sur la question de savoir si ceux qui vivent et travaillent dans un pays appartiennent à ce pays, si ceux ou celles qui font le même travail doivent recevoir des salaires différents selon leur sexe, si ceux ou celles qui se présentent pour un emploi ou un logement doivent être distingués selon leur origine et la couleur de leur peau, et en définitive si les affaires de la communauté sont les affaires de tous ou celles d'élites composées des professionnels du gouvernement, des puissances d'argent et des experts de telles écoles et de telles disciplines.

Jacques RANCIÈRE,  
*Élection et raison démocratique,*  
in *Le Monde*,  
jeudi 22 mars 2007.

# Q

## QU'ON SE LE DISE

Puisque toutes nos erreurs viennent de nos jugements, il est clair que si nous n'avions jamais besoin de juger, nous n'aurions nul besoin d'apprendre ; nous ne serions jamais dans le cas de nous tromper ; nous serions plus heureux de notre ignorance que nous pouvons l'être de notre savoir. Qui est-ce qui nie que les savants ne sachent mille choses vraies que les ignorants ne sauront jamais ? Les savants sont-ils pour cela plus près de la vérité ? Tout au contraire ; ils s'en éloignent en avançant, parce que la vanité de juger faisant encore plus de progrès que les lumières, chaque vérité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugements faux. Il est de la dernière évidence que les compagnies savantes de l'Europe ne sont que des écoles publiques de mensonges ; et très sûrement il y a plus d'erreurs dans l'Académie des sciences que dans tout un peuple de Hurons.

Jean-Jacques ROUSSEAU,  
*Émile ou De l'éducation*, Livre III, 1762.

# R

## RAIDE (UN PEU)

— *Dora, je voudrais me soûler demain,  
il me semble que je verrais plus clair après...  
Notre parti ne peut pas avoir d'opposition :  
il est monolithique parce que nous réconcilions la  
pensée et l'action pour une efficacité supérieure.  
Plutôt que d'avoir raison les uns contre les autres,  
nous préférons nous tromper unis parce qu'ainsi  
nous sommes plus puissants pour le prolétariat.  
Et c'était une vieille erreur de l'individualisme  
bourgeois que de rechercher la vérité pour une  
conscience, ma conscience, à moi. MOI. Nous nous  
foutons du MOI, je me fous de moi, je me fous de  
la vérité pourvu que le parti soit fort !*

— *Quel parti ?*

Victor SERGE,  
*L'Affaire Toulaév*, 1942,  
in *Les Révolutionnaires*,  
© Éditions du Seuil, 1967, 1980.

# S

## (de) SANG-FROID

Le contexte de guerre est le même dans les deux cas ; mais ceux qui commettent des atrocités « de politique délibérée » se trouvent dans un état d'esprit différent. Eux n'agissent pas par délire, amertume ou exaspération, mais par froid calcul. En mettant en œuvre la politique nazie d'extermination systématique du judaïsme européen, les hommes du 101<sup>e</sup> bataillon de réserve de la police appartiennent manifestement à cette seconde catégorie. À l'exception d'une poignée parmi les plus âgés, anciens combattants de la Première Guerre mondiale, et quelques sous-officiers qui ont connu le front russe avant d'être mutés en Pologne, les hommes du bataillon n'ont jamais vu un champ de bataille ni rencontré le moindre ennemi armé. La plupart d'entre eux n'ont jamais tiré un coup de feu par colère, n'ont jamais essuyé de coups de feu, n'ont jamais vu de camarades tomber à leurs côtés. Ce n'est donc pas l'expérience éprouvante du combat, génératrice habituelle de brutalité et d'insensibilité à la souffrance d'autrui, qui rend compte du comportement des policiers à Jozefow. Pourtant, une fois la tuerie commencée, ils se sont montrés de plus en plus brutaux. Comme à la vraie guerre, l'horreur de la première rencontre finit par se muer en routine, et la mise à mort d'êtres humains est devenue de plus en plus facile. En ce sens, la « brutalisation » des hommes ne fut pas la cause, mais l'effet de leur comportement.

Christopher BROWNING,  
*Des hommes ordinaires,*

© Christopher Browning, 1992.  
© Les Belles Lettres, Paris, 1994.



# T

## (contre) TRAIN-TRAIN

Comment est-il possible, Monsieur Descartes, qu'on ait pu nous présenter depuis des siècles votre méthode comme le must, comme le top, comme le champagne de la pensée, alors que vous la façonnâtes entièrement contre elle (la pensée), et je dis bien contre elle.

Car vous n'aidez pas à penser, Monsieur, je suis au regret de vous le corner. Vous n'aidez pas à nous saisir de l'impromptu, du diffluent, du saugrenu, de tout l'incirconscrit qui ne cesse pas d'être, comme disait Pascal, mon préféré. Vous n'aidez pas à conduire la pensée vers ce qui, précisément, la menace ou qui tient en échec sa puissance. Vous n'aidez pas la pensée à marcher sur le bord des volcans, sans bip sécurité, ou le long des falaises, à pic. Vous n'aidez pas la pensée à penser, c'est-à-dire à penser contre la Raison, la vôtre, Monsieur, si plan-plan, si prudente et si précautionneuse. Vous n'aidez guère plus à surmonter cette peur de penser qui engourdit l'esprit depuis que l'homme est homme.

Vous vous bornez à proposer des bornes, quand tout le travail de penser consiste à les déborder. À fixer des étapes, comme s'il s'agissait d'une épreuve cycliste ! À nous exhorter à l'application. Mais on ne s'applique pas à penser, Monsieur. On s'y perd, on s'y blesse, on s'y brûle, on s'y tue. Pourquoi croyez-vous que si peu se risquent à penser l'horreur hurlante de notre temps ?

Lydie SALVAYRE,  
*La Méthode Mila,*

Collection Fiction & Cie,

© Éditions du Seuil, 2005 ; collection Points, 2006.

# U

## UTOPIE

### C'EST LA FOLIE QUI PARLE

XIII. – Qui ne sait que le premier âge est le plus joyeux et le plus agréable à vivre ! Si nous aimons les enfants, les baisons, les caressons, si un ennemi même leur porte secours, n'est-ce pas parce qu'il y a en eux la séduction de la Folie ? La prudente Nature en munit les nouveau-nés pour qu'ils récompensent en agrément ceux qui les élèvent et qu'ils se concilient leur protection. À cet âge succède la jeunesse. Comme elle est fêtée de tous, choyée, encouragée, toutes les mains tendues vers elle ! D'où vient le charme des enfants, sinon de moi, qui leur épargne la raison, et, du même coup, le souci ?

ÉRASME,  
*Éloge de la folie*, 1509.

# V

## VAU-L'EAU (À)

### MORCOL

(sortant de la septième taverne de la rue Blanche,  
ayant bu autant d'absinthes)

Encore chou creux ! J'ai beau battre la campagne,  
je suis à caquia. C'est à donner sa mangue au rat.  
Et pourtant je raisonne... je raisonne... mais,  
comme l'on dit, comparaison n'est pas raison et  
rime sans raison n'est que ruine de l'orme. Mais  
que faire ? Miauler à la lune ? Souffler dans ses  
pieds ? Se mordre les dents ? Procédés à coup sûr  
faillibles pour résoudre un problème et qui n'ont  
jamais figuré parmi les méthodes que j'emploie.  
Je les écarterai d'une pichenette et commençons  
par dégager nos esprits des effluves nocifs que nous  
ingurgitâmes.

Ce qu'il fait.

Raymond QUENEAU,  
*Le Vol d'Icare*,  
© Éditions Gallimard, 1968.

# W

## WAGONNETS

Ces longues chaînes de raisons, toutes simples et faciles, dont les géomètres ont coutume de se servir pour parvenir à leurs plus difficiles démonstrations, m'avaient donné occasion de m'imaginer que toutes les choses qui peuvent tomber sous la connaissance des hommes s'entresuivent en même façon, et que, pourvu seulement qu'on s'abstienne d'en recevoir aucune pour vraie qui ne le soit, et qu'on garde toujours l'ordre qu'il faut pour les déduire les unes des autres, il n'y en peut avoir de si éloignées auxquelles enfin on ne parvienne, ni de si cachées qu'on ne découvre.

René DESCARTES,  
*Discours de la méthode*, 1637.

# X

## (L'INCONNUE)

*Pendant longtemps, le travail de l'analyste consistait à penser comme pense le désir inconscient pour intégrer cette pensée à celle du Moi et lui apprendre à connaître cette autre partie de sa psyché qui refuse de se plier à la raison et la réalité et, pour tout dire, à la Loi. Mais maintenant, il s'agit de raisonner selon les méthodes d'une folie essentielle du Moi qui tient un double langage. Qu'est-ce à dire sinon que l'analyste doit s'exercer à des modes de pensée de plus en plus éloignés de la logique rationnelle ? La logique du principe de plaisir, telle que Freud la rencontre dans les processus primaires, paraît beaucoup trop simple par rapport à celle que nous montrent les cas-limites qui révèlent l'existence de ce que j'ai appelé la folie privée de l'analysant. Cette folie privée ne se révèle que dans l'intimité de la relation transférentielle. Au-dehors, le sujet est, à quelques différences près, comme beaucoup d'autres, ni plus ni moins fou : il est capable d'assumer les tâches auxquelles il doit faire face, il est loin de manquer de sens des responsabilités.*

André GREEN,  
*La Folie privée,*  
© Éditions Gallimard, 1990.

# Y

## Y-A-QU'À

*Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chacun pense en être si bien pourvu, que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont. En quoi il n'est pas vraisemblable que tous se trompent ; mais plutôt cela témoigne que la puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes ; et ainsi, que la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies, et ne considérons pas les mêmes choses.*

René DESCARTES,  
*Discours de la méthode*, 1637.

# Z

## ZIGZAGS

C'est sans doute la mesure même de notre aliénation présente que nous n'arrivons pas à dépasser une saisie instable du réel : nous voguons sans cesse entre l'objet et sa démystification, impuissants à rendre sa totalité : car si nous pénétrons l'objet, nous le libérons mais nous le détruisons ; et si nous lui laissons son poids, nous le respectons, mais nous le restituons encore mystifié. Il semblerait que nous soyons condamnés pour un certain temps à parler toujours *excessivement* du réel. C'est que sans doute l'idéologisme et son contraire sont des conduites encore magiques, terrorisées, aveuglées et fascinées par la déchirure du monde social. Et pourtant c'est cela que nous devons chercher : une réconciliation du réel et des hommes, de la description et de l'explication, de l'objet et du savoir.

Roland BARTHES,  
*Mythologies*,

© Éditions du Seuil, 1957 ; collection Points Essais, 1970.

Cahier réalisé par le Théâtre de la Commune  
Textes recueillis par Laurent Caillon  
Septembre 2007

Conception et réalisation Laurent Caillon et Bob Moulin  
Avec le précieux concours de Monique Renaud et Delphine Menjaud  
Illustration Marc Daniau

Merci à M. Couderc, F. Gilardi, F. Jost, D. Malapert, P.-Y. Rebeyrioux, P. Zajdela pour leur amicale contribution

Achévé d'imprimer en octobre 2007 par l'imprimerie La Compo-photo  
Dépôt légal octobre 2007  
N°de licences 931142-43-44



7 €